

FiSahara : le Cannes du désert

- Organisé au milieu d'un camp de réfugiés, ce festival du bout du monde, est couru par les journalistes de la planète.

- Ici, pas de champagne ni d'horaires de projection fixes.

- Une sélection de films et des tables rondes où les invités échangent sur le pouvoir des images.

Encourager et saluer le pouvoir des images et des témoignages

Reportage Camille Lavoix
Envoyée spéciale au Sahara

Les écrans flottent au beau milieu d'un camp de réfugiés sahraouis. Celui de Dakhla, à l'extrême ouest algérien. Le "désert des déserts" comme on dit ici, à quelques kilomètres de la Mauritanie et du Mali. FiSahara, littéralement au Sahara. C'est l'endroit où a choisi de s'implanter le festival de cinéma le plus reculé du monde.

Y accéder est un véritable périple ou un calvaire, c'est selon. Javier Bardem, Victoria Abril, Manu Chao, Eduardo Galeano sont quelques-unes des personnalités à s'y être aventurées lors de l'une des 13 éditions du festival, né en 2003.

Pour s'y rendre, on atterrit à Tindouf, aux côtés des avions de l'armée. Des heures de pistes, en convoi et sous escorte, d'abord avec les militaires algériens, puis avec leurs homologues sahraouis. L'Algérie a cédé une partie de ses terres à ces derniers qui vivent en exil dans des camps de réfugiés depuis que le Maroc les a chassés de leur terre il y a 40 ans.

Désenclaver culturellement le Sahara

À l'arrivée à Dakhla, un camp qui abrite des milliers de réfugiés, des *khaimas* – ces grandes tentes en peau de chameau ou de chèvre. "C'est le plus isolé et c'est précisément pour ça qu'on l'a choisi, pour le désenclaver culturellement", explique María Carrión, la directrice espagnole du festival. Javier Bardem souligne de son côté "l'attention médiatique que FiSahara génère pour la cause du peuple sahraoui".

Ici, à côté de la projection de blockbusters, on peut découvrir des œuvres pointues défendues avec un volontarisme acharné. Riham Ghazali, cinéaste palesti-

nienne de 26 ans, a enfin réussi à sortir de la bande de Gaza, en passant par la Jordanie puis Madrid, après plusieurs tentatives infructueuses lors des éditions précédentes. Son objectif ? Entamer ce dialogue sud-sud avec l'art et la culture audiovisuelle pour résister. "Ma seule arme est la caméra", explique la jeune femme en arabe lors d'une table ronde, immédiatement traduite en Anglais et Espagnol pour les participants de 16 nationalités assis à même le sol. La veille, Riham enseignait aux femmes sahraouies comment utiliser un smartphone pour réaliser une interview ou un court métrage.

Des films et témoignages de combat

Tous les écrans sont bons pour faire passer le message, et le cinéma est surtout prétexte à des rencontres hors du commun. Sona Tatoryan, réalisatrice américaine d'origine syrio-arménienne, est venue raconter ses étés à Alep, la ville de ses parents, et rapporter les récits de ses grands-parents sur le génocide arménien. "A chaque rentrée, dans mon école aux Etats-Unis, je me rendais compte du pouvoir du témoignage de ces réalités absentes de mes livres d'histoire."

C'est au tour de Jennifer Robinson, l'avocate de Julian Assange et de Benny Wenda, leader de la lutte pour l'indépendance de la Papouasie occidentale, de s'exprimer.

Tourné clandestinement

dans son pays, le documentaire ("Forgotten Birds of Paradise") raconte son histoire. L'homme s'est échappé de prison. Il dénonce "le demi-million de Papous assassinés par le régime indonésien".

La journée, des militants réseautent, témoignent, enseignent, bâtissent des coalitions. Le soir, Sahraouis et visiteurs se retrouvent pour des séances de ciné en plein air, où l'on voit parfois passer une étoile filante derrière la toile. Il y a même une "press room" au milieu des dunes, toujours pleine, où toute la presse espagnole pianote aux côtés de collègues locaux et d'autres venus d'Angleterre, d'Algérie, d'Afrique du Sud, de Russie ou encore de Colombie. Des 4x4 réservés à la presse transportent les cameramen qui bataillent pour protéger leurs objectifs du sable.

Lors de cette édition 2016, deux documentaires français étaient programmés. Le premier, "Dites-leur



que *J'existe*, est le portrait de Naâma Asfari, juriste et militant indépendantiste sahraoui actuellement incarcéré au Maroc, et de sa femme française, Claude Mangin.

Cette dernière a porté plainte en France pour la torture et l'emprisonnement de son mari. Le 19 octobre dernier, elle était interdite de territoire et expulsée du Maroc, alors qu'elle tentait de rendre visite à Naâma en prison. Témoignages, images d'archives, dessins et animations rendent compte de leur combat.

Le second documentaire, *"Un mur dans le désert"*, a été réalisé par le député socialiste Hervé Féron mais il a été dépro-

grammé après des désaccords concernant l'heure, le lieu et le sous-titrage de la projection. Musicien, acteur

et metteur en scène avant d'être élu, Hervé Féron a fait plusieurs voyages pour filmer la culture sahraoui et diffuser ses images à l'Assemblée Nationale ou encore sur LCP.

Mais le protocole kafkaïen du Polisario, le parti unique des Sahraouis, où ordres et contre-ordres fusent, démultipliés par de nombreuses couches hiérarchiques, a eu raison de sa patience. Le député a préféré annuler la diffusion du documentaire qu'il souhaitait projeter en extérieur pour toucher une large audience et, non, en intérieur comme le festival l'avait prévu. Le responsable du Polisario à Paris, lui, ne comprend pas "l'arrogance" du député qui n'a pas fait sous-titrer sa production en arabe (une règle du festival), ne se déplace que pour sa projection, et à ses conditions.

Tentatives de décryptage réciproques

Au camp de réfugiés de Dakhla, la frontière entre la métaphore poétique et les faits est floue. Une question que l'on se pose souvent en regardant les premières productions locales. C'est exactement ce que la Suisse Francine Viret est venue chercher dans ce *"joyeux bordel de festival"*. *"Des films africains faits par des Africains où ils parlent d'eux-mêmes, sans un regard occidental"*. Organisatrice du *"Festival cinémas d'Afrique"* à Lausanne, elle a passé dix jours au sein de l'école de cinéma des camps avec Philippe Cordey, formateur. Ensemble, ils ont ramené des films pour les sous-titrer et les projeter en Suisse, sans oublier de les contextualiser. *"Ce sont leurs idées, nous apportons nos outils et formations si nécessaires"*, renchérit Philippe Cordey.

"Leyuad", par exemple, est un film lent. A nous de le décrypter, conclut-il. Sacré meilleur film du festival lors de sa clôture le 16 octobre dernier (et par conséquent lauréat du fameux trophée du chameau blanc), cette production raconte le voyage d'un poète sahraoui qui vit à Madrid. Ses vers s'étant *"asséchés"*, il se rend au Sahara pour retrouver l'inspiration. Les spectateurs étrangers admettent qu'ils n'ont pas tout compris. Les Sahraouis sont également restés – un

peu perplexes – devant *"Un día perfecto"*, diffusé juste avant, et ses dialogues entre Benicio Del Toro et Mélanie Thierry.

Un festival porté, aussi, par la musique

Le festival fait aussi la part belle à la musique. Osloob, un rappeur palestinien de 30 ans résidant à Saint-Denis, se rappelle de la visite marquante du groupe "Massive Attack" dans un camp de réfugié au Liban, alors qu'il était ado. *"A mon tour de montrer aux gamins des camps qu'il existe quelque chose appelé musique"*.

Le groupe algérien Zerrouk s'est également démené pour être présent. En anglais, français ou arabe, ses chansons égrenent amours et espoirs de la jeunesse.

Les moments de grâce sont des trésors au FISahara, parfois brisés par la censure politique des hôtes. Ainsi, les militaires du Polisario ont prié fermement un documentariste d'effacer certaines images tournées dans le camp – celles d'un petit affrontement – afin de ne pas ternir l'image du peuple. Eux aussi connaissent le pouvoir des écrans.

→ www.festivalsahara.org

Deux festivals sous les mêmes étoiles

A Bruxelles et Marrakech

Festival du Cinéma Méditerranéen. Le film *"Fiore"* de l'italien Claudio Giovannesi a remporté vendredi le grand prix du jury du Festival du Cinéma Méditerranéen de Bruxelles. Le jury a souligné une mise en scène inspirée, faite de plans-séquences ambitieux, et une direction d'acteurs de haut vol au service de cette histoire d'amour de deux jeunes qui se rencontrent dans un centre fermé pour mineurs. Le prix spécial du jury a été remis à *"Tramontane"* de Vatche Boulgouhrijian et le prix du public revient à *"Tour de France"* du réalisateur Rachid Djaïdani. Le jury a aussi décerné une mention spéciale au film *"One Week and a Day"* du réalisateur Asaph Polonsky *"pour l'originalité du ton, la qualité de l'interprétation et la force de son propos"*. Quant au film *"park"* de Sofia Exarchou il a reçu le prix du Jury jeune et le Prix Cineuropa. Une septantaine de films, fictions et documentaires, a été présentée pendant le festival, dont sept en avant-première.

Festival international du film de Marrakech Le film chinois *"The Donor"*, réalisé par le cinéaste Zang Qiwu, a remporté le prix de l'Etoile d'or de la 16^e édition du Festival international du film de Marrakech, dont la cérémonie de clôture a eu lieu samedi. Le Prix du jury a été attribué au film *"Mister Universo"* coréalisé par l'Italienne Tizza Covi et l'Autrichien Rainer Frimmel. L'actrice Fereshteh Hosseini a remporté le Prix d'interprétation féminine pour son rôle dans *"Parting"* du réalisateur afghan, Navid Mahmoudi. Les acteurs Baldur Einarsson et Blær Hinriksson ont remporté ex aequo le prix d'interprétation masculine pour leur rôle dans *"Herstone"* du réalisateur islandais Gudmundur Arnar Gudmundsson. Quant au Prix de la mise en scène, il est revenu au réalisateur chinois Wang Xuebo pour son film *"Knife in the clear water"*.

Sacré meilleur film du festival et donc lauréat du fameux trophée du chameau blanc, "Leyuad" raconte le voyage d'un poète sahraoui qui vit à Madrid.